

# L'indicateur vaudois

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 53

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186649>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Combien ce gentil bavard ? demanda-t-elle à l'oiselière. Il me plaît. Je vous l'achète.

— Veuillez m'excuser, répondit l'oiselière en faisant sa plus gracieuse révérence; cet oiseau n'est pas à vendre.

Eh quoi ! dit l'officier qui intervint, pouvez-vous refuser cet oiseau à la princesse de Lamballe ?

L'oiselière s'inclina derechef.

— Madame la princesse est si bonne, dit-elle, que son cœur, j'en suis certaine, me pardonnera mon refus en faveur du motif qui me l'a dicté.

— Expliquez-vous, mon enfant, dit la princesse.

— Je suis orpheline; cet oiseau a appartenu à ma pauvre mère, que je n'ai point eu le bonheur de connaître, hélas ! J'ai promis, je me suis juré de ne m'en séparer jamais.

— Ce sentiment est trop délicat pour que j'insiste davantage, mon enfant, dit Mme de Lamballe... Ça, mon cousin, ajouta-t-elle en se tournant vers l'officier, dont les yeux ne pouvaient se détacher de l'oiselière, entrons et prouvons par nos achats que le refus de mademoiselle, loin de nous blesser, nous prédispose en faveur de ses autres pensionnaires.

L'officier et la princesse firent leur choix.

— Savez-vous, mon cousin, reprit la princesse, lorsqu'elle eut regagné son carrosse, que cette petite est charmante au possible.

— Je suis absolument de votre avis.

— Elle a fort grand air et ses manières, il me semble, sont bien au-dessus de celles des personnes de sa condition.

— Je l'ai remarqué comme vous... C'est étrange !

— Quoi donc ?

— Une ressemblance frappante entre cette petite marchande d'oiseaux et un homme que j'ai beaucoup connu aux Antilles, durant ma première campagne avec le bailli de Suffren.

— Vraiment ?

— L'homme dont je veux parler n'est plus.

— Il se nommait ?

— De Montgradon.

— Oui, je sais, je me souviens. N'est-ce pas ce brave officier dont Suffren nous a fait l'éloge à Versailles ?

— Lui-même.

— Et cette jeune fille, dites-vous, lui ressemble ?

— Étonnamment. La famille de Montgradon a disparu tout à coup après la mort de son chef : femme, fille, frère, tout s'est éteint à la fois. Il y a là un mystère que personne n'a pu approfondir. Peut-être cette jeune fille est-elle... Mais non, ce que je dis là est absurde.

— Mais ceci tient du roman, mon cher cousin.

— N'importe, je reviendrai, je reverrai l'oiselière, je l'interrogerai. Je tâcherai de découvrir s'il n'existe pas quelque lien de parenté entre elle et celui qui fut autrefois mon capitaine.

— Faites, mon cousin; ce que vous me dites m'intéresse au plus haut point, et si votre protégée est ce que vous pensez, comptez sur moi pour lui faire obtenir une situation digne de sa naissance, digne surtout de l'héroïsme de son père.

L'officier revint dès le lendemain à la boutique du quai de la Mégisserie, et tout en examinant plusieurs espèces d'oiseaux, il amena la conversation sur les Antilles, d'où ces espèces étaient originaires. Il parla avec enthousiasme du délicieux climat de ce pays favorisé du ciel, de l'aménité de ses habitants et de sa luxuriante végétation. L'oiselière l'écoutait avidement. Son oncle le lui avait révélé : c'était aux Antilles qu'elle était née.

Oh ! le pays natal ! Oh ! la patrie plutôt devinée qu'entrevue, durant la première enfance, comme en un rêve ! Les Antilles ! c'est là qu'une mère, cet ange gardien donné par Dieu à la jeune âme qui a pris forme humaine, la berçait entre ses bras, l'endormait au bruit des chansons, l'éveillait avec des caresses !

(A suivre)

### L'Indicateur vaudois.

Nous venons un peu tard attirer l'attention de nos lecteurs sur cette intéressante publication, et nous regrettons que les préoccupations de fin d'année ne nous permettent pas d'en faire une analyse complète. L'année dernière, la première édition de l'*Indicateur vaudois* fut très appréciée et rapidement épuisée. M. Pfister, son éditeur, ne s'est pas arrêté en si bon chemin, il a apporté à son travail, de nombreuses et importantes améliorations, qui le rendent certainement le plus complet, le plus soigné des ouvrages de ce genre, publiés à Lausanne. Les renseignements de toute espèce y abondent ; il contient, cette fois, les adresses par ordre alphabétique de tous les habitants de Lausanne, les mêmes adresses classées par professions ; celles de toutes les campagnes et villas ; les adresses, par ordre de professions, des commerçants, industriels et autorités de toutes les localités du canton. A côté de cela, une énumération des institutions publiques, postes, télégraphes, bateaux, chemins de fer, etc. — Plan du Théâtre et plan de la ville.

Nous estimons donc que tous les négociants, tous les hommes d'affaires, tous ceux, en un mot, qui ont quelques relations avec leurs concitoyens, non seulement doivent encourager l'œuvre si consciencieuse de M. Pfister, mais ne peuvent guère s'en passer. — Nous possédons ce livre depuis bien peu de temps, il est vrai, mais chaque jour, néanmoins, nous avons eu l'occasion de le consulter pour des renseignements très divers : toujours il a répondu à notre appel. Nous nous faisons donc un devoir de le recommander en toute confiance, et nous nous chargerons volontiers de l'expédier contre remboursement à toutes les personnes qui nous en feront la demande. — Prix : broché, 4 fr. ; relié, 5 fr.

— Combien vendez-vous le litre de lait ? demandait une bonne femme à un de nos laitiers.

— Dix-huit centimes.

— Tiens, on m'avait dit quinze seulement.

— Oh ! si vous en voulez à quinze, on peut vous en faire.

Un petit garçon revenait de l'église de Saint-François, où M. Blanchet l'avait laissé visiter l'orgue.

— Oh ! maman, dit-il en rentrant à la maison, j'ai vu quelque chose de bien amusant : un homme qui pompait de la musique dans un grand buffet.

THÉÂTRE. — *Dimanche 1<sup>er</sup> janvier*, première représentation de **Bruno le Fileur**, pièce en 2 actes. — Première représentation de : **Les Domestiques**, vaudeville en 3 actes. — Ordre : 1<sup>o</sup> Bruno ; 2<sup>o</sup> Les domestiques. — Rideau à 7 heures.

## Papeterie L. MONNET

Rue Pépinet, 3, Lausanne.

Calendriers et Agendas de bureaux pour 1882 ;

L. MONNET

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C<sup>ie</sup>